

RONCEVAUX ET SES MONUMENTS

On n'a guère étudié jusqu'ici les monuments de Roncevaux. Dès 1897, M. Marquet de Vasselot a décrit le trésor de l'ancienne abbaye pyrénéenne¹; son analyse savante des diverses pièces que l'on y voit groupées a montré de façon magistrale l'exceptionnelle valeur de plusieurs d'entre elles ou le caractère fantaisiste de certaines attributions; et il n'y a pas lieu par conséquent de revenir malgré son intérêt sur le curieux assemblage d'œuvres d'art et d'antiquailles qui retient aujourd'hui presque seul à Roncevaux l'attention des touristes désireux de voir dans le site légendaire autre chose qu'un paysage ou une route de montagne. Mais les nombreuses constructions plus ou moins anciennes qui composent le monastère actuel ou se groupent autour de lui n'ont pas encore fait l'objet d'une étude approfondie. Les descriptions de Hilario Sarasa², de Javier Fuentes y Ponte³, et de Pedro de Madrazo⁴ sont loin d'avoir toute la précision nécessaire. Aussi lorsque M. Marquet de Vasselot visita Roncevaux, il n'y put voir, dans « une abbaye qui tombe en ruines, perdue au milieu des montagnes boisées de la Navarre espagnole », que des « bâtiments très délabrés ne

1. *Gazette des Beaux-Arts*, 3^e période, tome XVIII, sept.-oct. 1897, p. 205-216 et 319-333.

2. *Reseña histórica de la Real Casa de Nuestra Señora de Roncesvalles y descripción de su contorno*, Pampelunc, 1878.

3. *Memoria histórica y descriptiva del Santuario de Nuestra Señora de Roncesvalles*, Lérida, 1880.

4. *España, sus monumentos y artes, su naturaleza e historia. Navarra y Logroño*, tome I, Barcelone, 1886.

Romania, LXI.

présentant plus aujourd'hui qu'un intérêt secondaire », « des constructions disparates, sans style, enchevêtrées les unes dans les autres, avec des murs lézardés, noircies par le temps ou par l'incendie ».

Lorsque Gaston Paris fit à son tour « le pèlerinage de Roncevaux », en avril 1901, il y trouva sans doute « réunies des constructions d'époques fort diverses, l'église fondée par le roi de Navarre Sanche le Fort, le cloître où il est enterré et où sont suspendues les chaînes qu'il rapporta de la fameuse victoire de Las Navas », puis, « dans la plaine en allant de l'hospice à Burguete, ... l'ancienne église paroissiale, aujourd'hui abandonnée, qu'on trouve d'abord à sa gauche », et « la Chapelle du Saint-Esprit, presque contiguë à cette église ». Mais ce qu'il vit dans le monastère lui parut « étranger à son sujet », la petite chapelle Saint-Jacques qu'on lui dit être l'ancienne église paroissiale » ne lui sembla « offrir rien d'intéressant », et son attention fut seulement retenue par la Chapelle du Saint-Esprit, dont les notes de voyage du prêtre bolonais Domenico Laffi lui fournissaient une description ancienne et que de multiples traditions rattachaient à la légende de Roland¹.

En revenant tout récemment à Roncevaux, que je n'avais pas revu depuis bien des années, et où j'ai eu la bonne fortune de passer plusieurs heures avec mon collègue et ami de Pampelune, M. José María de Huarte, l'excellent accueil que j'ai reçu au monastère du prieur D. Fermin Goicoechea et de son chapitre, les cordiales recommandations de M. le Chanoine Daranatz², et plusieurs circonstances favorables, parmi lesquelles un soleil radieux illuminant l'intérieur de la collégiale, m'ont permis d'étudier en détail les constructions anciennes qui subsistent autour de ce qui fut l'hôpital des pèlerins de Saint-Jacques. Il

1. G. Paris, *Roncevaux*, *Revue de Paris*, 1901, V, 225-259, et *Légendes du moyen âge*, Paris, 1903, 1-63.

2. MM. les Chanoines Dubarat et Daranatz ont longuement étudié la question de Roncevaux, sur laquelle on leur doit la découverte de nombreux documents nouveaux. On trouvera le résultat de leurs patients et minutieux travaux, ainsi que les textes dont nous aurons à faire état ici, dans le tome III de leurs *Recherches sur la Ville et sur l'Église de Bayonne* (Bayonne-Pau, 1929, in-4°). Nous renverrons à cet ouvrage, que nous avons abondamment utilisé dans notre étude, sous le titre abrégé de *Recherches*.

m'a été donné de constater ainsi qu'on peut encore y voir un important ensemble d'architecture religieuse et monastique où toutes les époques ont imprimé leur marque depuis le XII^e jusqu'au XVII^e siècle; et j'en apporte la description qui va suivre avec l'espoir qu'elle permettra peut-être quelques conclusions nouvelles dans le domaine de l'histoire générale et de l'histoire littéraire aussi bien que dans celui, plus particulier, de l'histoire artistique.

L'examen des constructions du moyen âge encore debout à Roncevaux et la vue de lieux si pleins d'histoire m'ont forcément amené à relire les textes et à rechercher dans quelle mesure ils peuvent s'expliquer par l'existence de monuments plus ou moins importants à l'époque parfois incertaine où ils ont été rédigés. Cette partie de l'étude qu'on va lire, très différente de l'analyse purement archéologique qui en a été le point de départ, et forcément moins sûre dans ses résultats, m'a entraîné à des développements que je ne comptais pas tout d'abord lui donner. Elle doit beaucoup à M. Bédier, qui a pris la peine de lire un manuscrit incomplètement composé, par endroits à peine lisible, et dont les bienveillants conseils m'ont fait préciser plusieurs points encore obscurs. La lecture des témoignages anciens qui nous restent sur l'histoire des vallées de Cize et d'Erro, du Val Carlos et de Roncevaux, me tentait à vrai dire d'autant plus que tous les noms cités dans ces chartes évoquaient à ma pensée bien des souvenirs et me rappelaient des lieux familiers, joyeusement parcourus jadis. Peut-être verra-t-on là une excuse à la complaisance que j'ai mise à en parler; peut-être aussi jugera-t-on qu'il n'était pas inutile, à côté de la description des monuments eux-mêmes, de faire une part relativement importante à l'histoire des lieux immortalisés par la plus belle geste épique de notre littérature et rendus célèbres dans toute la France médiévale par leur site quasi fabuleux aux portes de l'Espagne sur la route séculaire du pèlerinage de Compostelle.

*

* *

C'est seulement en 1132 que l'hôpital de Roncevaux fut fondé par l'évêque de Pampelune Sanche de la Rose avec l'aide du roi de Navarre et d'Aragon Alphonse le Batailleur. Cette date

est attestée par un curieux poème écrit dans les toutes premières années du XIII^e siècle au temps du roi de Navarre Sanche le Fort et du prieur de Roncevaux Martin Guerra¹ : « L'évêque Sanche promoteur de cette œuvre, fonda en l'honneur de la Vierge Mère de Dieu au pied de la plus haute montagne dans les Pyrénées un hôpital pour le salut des pèlerins. Quand ce prélat de Pampelune fonda cet hôpital dans les monts immenses, il fut très largement aidé dans ses dépenses par l'illustre roi d'Aragon Alphonse... Ce fut en l'an de l'Ere mille cent soixante-dix [1132] que commença l'édification de cet hôpital qui sert d'abri à ceux qui suivent la route... »² Une bulle du Pape Innocent II datée du 5 mai 1137 et corroborée par une autre le jour suivant confirme cette fondation, le Pape prenant alors sous sa protection et recommandant à la Chrétienté « l'église de Sainte Marie de la Maison-Dieu de Roncevaux...

1. Celui-ci fut à la tête du monastère de 1199 à 1215. C'est donc entre ces deux dates extrêmes qu'a été écrit ce poème de 42 strophes monorimes en vers latins qui nous donne une description exacte et complète de Roncevaux vers le début du XIII^e siècle. — Ce poème a été publié d'abord par le P. Fita (*Roncesvalles, poema histórico del siglo XIII. — Boletín de la Real Academia de la Historia*, Madrid, t. IV, 1884, p. 172-184), et en dernier lieu par MM. les Chanoines Dubarat et Daranatz (*Recherches*, 817-819). Il figure dans un manuscrit de la fin du XIII^e ou du XIV^e siècle conservé aux archives de Roncevaux et dit manuscrit de la *Preciosa* entre une charte de fondation et de dotation de l'hôpital et de la confrérie et un nécrologe du monastère. Un autre manuscrit en est conservé à Munich.

2. Sancius episcopus caput hujus rei
In honore Virginis genitricis Dei
Ad radicem maximi montis Pirenei
Hospitale statuit quo salvantur rei.

Nominatus pontifex cum Pampilonensis
Fundaret hospitium montibus immensis
Bonis eum maximis juvat in expensis
Ildefonsus inclitus rex Aragonensis ..

Post eram preteritis annis mille centum
Quibus datis septies decem ad augmentum
Hospitalis fieri cepit fundamentum
Quod iter agentibus est operimentum...

ainsi que l'hôpital destiné au service des pauvres dans le même endroit »¹.

Outre ces deux documents dont le texte présente toutes les garanties désirables, il en existe un troisième, qui devrait nous fournir la charte proprement dite de fondation du monastère et de l'hôpital de Roncevaux par l'évêque Sanche de la Rose. Malheureusement la date exacte en est impossible à déterminer et surtout le texte même en est très suspect, tout en paraissant dériver en majeure partie d'un original authentique. En tête du manuscrit des archives de Roncevaux dit de la *Preciosa* figure, avant le poème descriptif du début du XIII^e siècle, une longue charte de fondation et de dotation². Sous la forme où elle nous est parvenue, cette charte est en réalité un texte peu sûr, qui apparaît pour la première fois en 1270 afin de servir dans un procès entre le chapitre de Pampelune et les Augustins de Roncevaux au sujet de l'élection du prieur de ce monastère, et elle se compose de morceaux de dates différentes qui ont été mis bout à bout et où des passages interpolés ont pu être en outre ajoutés pour des raisons diverses. Datée, sans preuves, de 1127 par certains auteurs et par d'autres de 1137, elle comprend en somme trois parties : la première, charte de fondation proprement dite, attribuée à l'évêque Sanche de la Rose (1121-1142) au temps d'Alphonse le Batailleur (1104-1134), pourrait par conséquent avoir été rédigée sous sa forme originale entre les dates extrêmes de 1121 et de 1134, ce qui concorde avec la date de 1132 donnée par le poème de la *Preciosa* ; les deux autres parties, chartes de dotation attribuées au même évêque, mais au temps du roi Garcia Ramirez (1134-1150), sont donc au contraire certainement postérieures à 1134 et ne sauraient apporter aucune précision sur la fondation même du monastère et de l'hôpital.

Quelle qu'en soit la date exacte, et toutes réserves étant faites sur l'authenticité de son texte dans sa teneur intégrale, la première partie de ce document contient un passage qui semble à première vue en contradiction avec le poème de la *Preciosa* et aussi, comme nous le verrons plus loin, avec les indications

1. *Recherches*, 823-825.

2. *Recherches*, 813-815. Voir ci-dessus p. 20, n. 1.

de valeur irrécusable qui nous sont données sur l'état des lieux à Roncevaux dans la première moitié du XII^e siècle par le *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques* : « Moi Sanche..., obéissant à l'inspiration du Saint Esprit et assidûment encouragé par mon très glorieux souverain le roi d'Aragon Alphonse, aidé par lui et par beaucoup d'autres .., je crée dès à présent une maison destinée à recevoir les pèlerins ou tous autres hommes s'y trouvant dans la nécessité de chercher un asile *au sommet de la montagne dite de Roncevaux à côté de la Chapelle de Charlemagne le très fameux roi des Francs...* »¹ »

D'après le poème de la *Preciosa*, l'hôpital fondé par Sanche de la Rose se trouvait *au pied de la montagne (ad radicem maximi montis Pirenei)*, et nous verrons que le *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques* situait de même l'hôpital de Roncevaux *dans la descente de la montagne* au-dessous de la ligne de faite. Au contraire le texte de la charte de fondation tel que le donne le manuscrit de la *Preciosa* déclare que l'hôpital a été fondé par Sanche de la Rose *au sommet de la montagne (in vertice montis)*; et c'est ce dernier texte qui a plus tard accrédité l'idée que la fondation primitive se trouvait à l'origine au col même d'Ibañeta et qu'un nouvel hôpital plus récent avait été construit ensuite un peu plus bas dans la vallée d'Erro sur l'emplacement du monastère actuel de Roncevaux. On trouvera en particulier cette opinion exprimée à plusieurs reprises au début du XVII^e siècle dans le volumineux mémoire où le sous-prieur Juan de Huarte a largement utilisé le manuscrit de la *Preciosa* : « La tradition dit que c'est au sommet des monts, autour de la basilique [d'Ibañeta, dite aussi chapelle de Charlemagne], que se trouvaient les premières constructions, et qu'en creusant le sol on y rencontre quelques fondations. Plus tard, comme ce sommet était tellement exposé aux gelées et aux neiges et tellement battu des vents impétueux qui emportaient les toitures, on

1. ...Ego peccator Sancius... Sancti Spiritus inspiratione atque gloriosissimi domini mei regis Aragonensis Alfonsi assidua exortatione ipsius auxilio ac principum suorum nobiliumque virorum ac feminarum multorumque eciam utriusque sexus sufultus adjutorio facio domum ad presens unam ad receptionem peregrinorum sive quorumlibet hominum illic in necessitate hospitari volentium *in vertice montis quod dicitur Ronsalvals juxta Capellam Caroli Magni famosissimi regis Francorum...* (*Recherches*, 813).

transféra ces édifices dans le bas, au pied de la montagne, quand le roi Sanche le Fort édifia la nouvelle église... »¹.

En fait, même si la charte originale de fondation portait bien les mots *in vertice montis* pour désigner l'emplacement primitif de l'hôpital, la contradiction pourrait bien n'être pas telle qu'on l'imagine, car par rapport à Pampelune la différence d'altitude entre le monastère actuel de Roncevaux et la ligne de faite à Ibañeta est assez peu de chose; et d'autre part l'idée première du fondateur peut fort bien avoir été de faire édifier une maison hospitalière au col lui-même, mais, quand il s'est agi de la réaliser, on a forcément été amené à bâtir les constructions projetées un peu en arrière de la crête, à l'abri des mauvais vents et des rafales de neige ou de pluie. Il est surtout très vraisemblable que le texte original portait non pas *in vertice montis*, mais *in radice montis*. C'est ce que Huarte lui-même paraît indiquer, sans s'apercevoir de la contradiction, dans un autre passage de son manuscrit où il dit avoir vu aux archives de la cathédrale de Pampelune un autre exemplaire, également sans date, de la même charte de fondation dont il rapporte cette fois le sens de la façon suivante : « Le dit évêque, aidé par la faveur et les encouragements de Don Alphonse, alors roi de Navarre et d'Aragon, ainsi que de chevaliers et d'autres grands personnages, fonda et édifia une maison avec un hôpital *au pied de la montagne (en la balda del monte)*, dans la partie dite de Roncevaux, à côté de la chapelle de Charlemagne, le très fameux roi de France, pour y recevoir les pèlerins et toutes les autres personnes passant par là pour y être logés et hébergés² ». Il est à remarquer en outre, toujours d'après Huarte, que, dans le procès de 1270 où ce document fut produit en premier lieu, les délégués du monastère de Roncevaux émirent des doutes sur la valeur de

1. *Recherches*, 759; cf. *ibid.*, 822, 967, 981. — Au lendemain de la réforme de Roncevaux en 1590 et de la reconstruction d'une grande partie des bâtiments monastiques au début du XVII^e siècle par le prieur Juan Manrique de Lamasiano, le sous-prieur Juan de Huarte rédigea un volumineux mémoire sur Roncevaux dont le manuscrit est conservé dans les archives du monastère et dont on trouvera d'importants extraits dans les *Recherches* de MM. Dubarat et Daranatz. — Sur la « nouvelle église », construite vers le début du XIII^e siècle, voir ci-dessous, p. 45-48.

2. *Recherches*, 836-837.

l'acte de fondation qui était ainsi présenté par les chanoines de Pampelune à l'appui de leurs revendications. Le procès reprit en 1302, et c'est alors qu'apparaissent pour la première fois les mots *in vertice montis*.

Quant à la *Chapelle de Charlemagne*, elle est mentionnée elle aussi pour la première fois dans ce document pour désigner l'église Saint-Sauveur au col d'Ibañeta qui appartenait primitivement à l'abbaye navarraise de Leyre et faisait partie, non du diocèse de Pampelune, mais de celui de Bayonne. On peut se demander si le passage où elle est ainsi désignée n'a pas été altéré au XIII^e siècle, à une époque précisément où des contestations étaient en cours entre Leyre ou Bayonne et Roncevaux ou Pampelune; et dans ce cas les mots *in vertice montis* auraient été habilement substitués au texte primitif *in radice montis* pour appuyer plus fortement des revendications que nous pouvons seulement entrevoir. Nous verrons plus loin comment la construction de la chapelle d'Ibañeta a dû être, suivant toute vraisemblance, postérieure à celle de l'hôpital de Roncevaux, et comment cet édifice paraît avoir reçu, plus tard encore, le nom de Chapelle de Charlemagne à côté de celui d'église ou de basilique de Saint-Sauveur du Somport. La mention qui en est faite dans la charte de donation plus ou moins authentique attribuée à l'évêque Sanche de la Rose ne saurait de toute manière être considérée comme une preuve qu'une chapelle dite de Charlemagne existait déjà à Ibañeta ou à Roncevaux dans la première moitié du XII^e siècle.

*
* *

La fondation de l'hôpital de Roncevaux par Sanche de la Rose était encore toute récente au temps où fut écrit le *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques*, rédigé comme on sait vers 1140, et qui a sur la traversée du pays basque toute la valeur d'un récit de témoin oculaire. Or ce texte fameux nous renseigne avec la plus grande précision sur les constructions qui existaient alors dans la région de Roncevaux. A deux reprises, dans deux chapitres différents, il distingue nettement trois points notables depuis le moment où les pèlerins atteignaient la ligne de faite des Pyrénées jusqu'à l'étape suivante de Biscarret :

— *la montagne*, c'est-à-dire le col lui-même, ou plus exacte-

ment la partie montagneuse de la route qui passe sur le versant méridional de la crête entre Bentarté et Ibañeta ;

— puis, dans la descente, *l'hôpital* et *l'église* contenant le rocher fendu d'après la légende par Roland ;

— enfin, dans la haute plaine où la tradition situait la bataille, *la ville* ou plutôt *le bourg de Roncevaux*, c'est-à-dire aujourd'hui Burguete, « le Burguet de Roncevaux » comme dit Marça dans son *Histoire du Béarn* ¹.

« D'abord au pied de la montagne de Cize, sur le versant de la Gascogne, il y a le bourg de Saint-Michel ; puis, *après avoir passé la cime de la montagne*, on trouve l'hôpital de Roland ; puis vient le bourg de Roncevaux ; puis on trouve Biscarret ². »

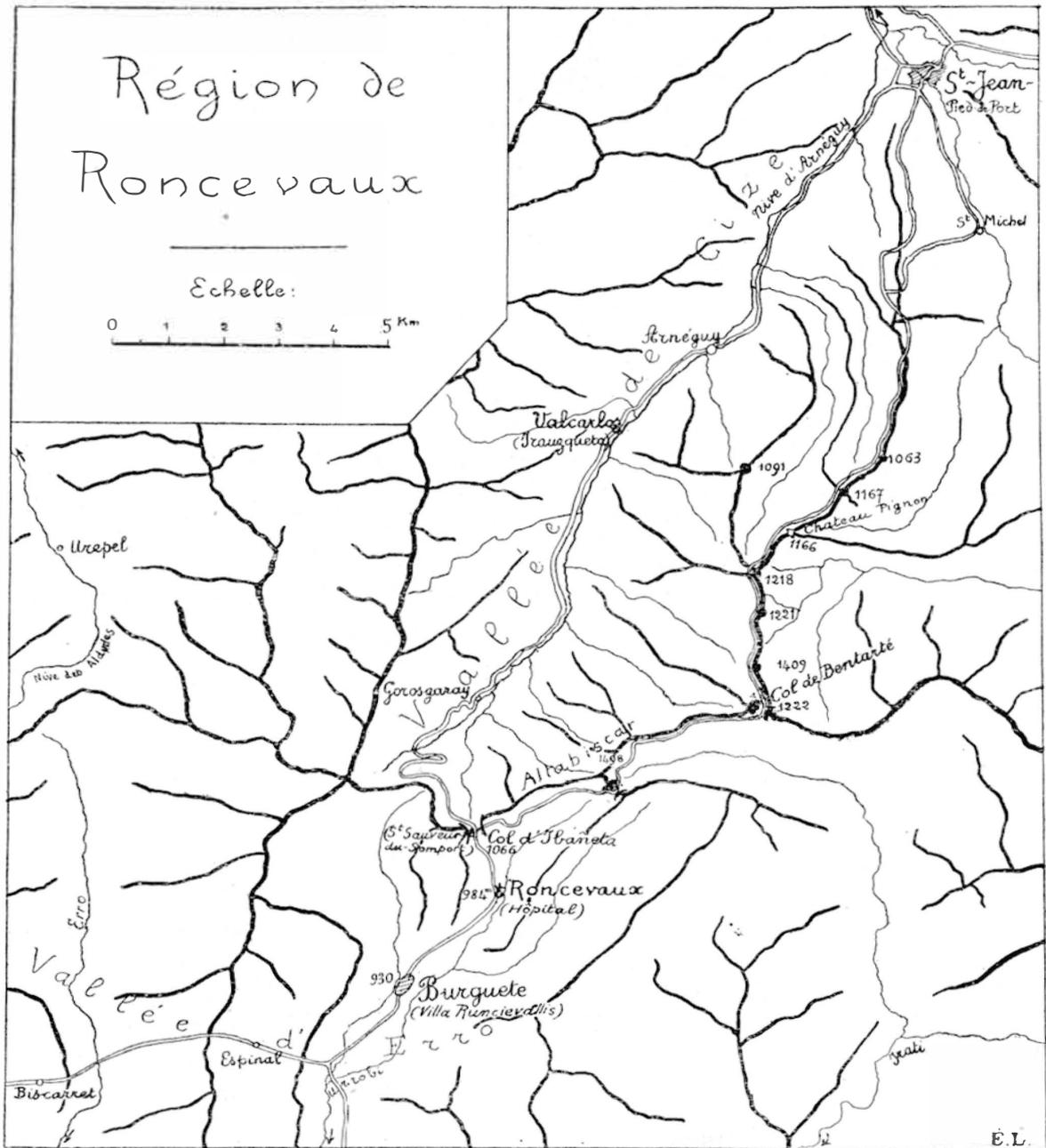
« Dans le pays des Basques, la route de Saint-Jacques est une montagne très élevée que l'on appelle le port de Cize... Ensuite, *dans la descente de cette montagne*, on trouve l'hôpital et l'église dans laquelle est le rocher que Roland, ce héros si puissant, fendit d'un triple coup de son épée du haut en bas par le milieu. Puis on trouve Roncevaux, l'endroit où eut lieu jadis une grande bataille où furent tués le roi Marsire et Roland et Olivier et les autres guerriers avec cent quarante mille Chrétiens et Sarrasins ³. »

Ainsi, d'après ce texte qui atteste chez son auteur une parfaite connaissance des lieux, on voyait vers 1140 à Roncevaux, sur l'emplacement du monastère actuel, un hôpital que l'on

1. Sur l'identification, garantie par plusieurs textes sûrs, de la *Villa Runciavallis* avec Burguete, voir *Recherches*, 950, 962 et 1049.

2. Primitus in pede ejusdem montis Ciserei, versus scilicet Gasconiam, est villa Sancti Michaelis ; deinde transito cacumine ejusdem montis reperitur hospitale Rotolandi ; deinde villa Runciavallis ; deinde reperitur Biscarellus (chap. III ; éd. Fita, p. 5). — Le *Guide* désigne les bourgs par le mot *villa*, les villes par le mot *urbs*.

3. In terra etiam Basclorum via sancti Jacobi est excellentissimus mons quod dicitur Portus Ciserae . . . Postea vero in descensione ejusdem montis invenitur hospitale et ecclesia in qua est petronus quem Rotolandus heros potentissimus spatha sua a summo usque deorsum per medium trino ictu scidit. Deinde invenitur Runciavallis, locus scilicet quo bellum magnum olim fuit factum in quo rex Marsirus et Rotolandus et Oliverus et alii pugnatores CXL millibus Christianorum simul et Sarracenorū occisi fuere (chap. VII ; éd. Fita, p. 14-15).



CARTE DE LA RÉGION DE RONCEVAUX.
 (Cette carte a été dressée avec l'aide de M. Musset,
 professeur de géographie à la Faculté des Lettres de Caen.)

appelait *l'hôpital de Roland*, et à côté, une église bâtie sur le rocher même fendu jadis, d'après la tradition, par Durandal. Dans un autre chapitre, où l'auteur inconnu du *Guide* décrit la sépulture de Roland dans la basilique Saint-Romain de Blaye, il spécifie que la chapelle élevée sur le rocher légendaire était précisément en construction à l'époque où il écrivait son livre ¹. Nous verrons plus loin que cette église doit être probablement identifiée avec celle qui existe encore à côté du monastère et porte aujourd'hui le nom de Chapelle du Saint-Esprit. C'est sans doute parce qu'il se trouvait ainsi à côté du rocher de Roland que l'hôpital récemment fondé par Sanche de la Rose était appelé au temps du *Guide* *l'hôpital de Roland*; et la chapelle elle-même dut bientôt porter aussi le nom de *Chapelle de Roland*.

Les indications que donne le *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques* sur la topographie de Roncevaux et sur les traditions qui y avaient cours au XII^e siècle concordent exactement avec celles que l'on trouve dans l'*Historia Karoli* du Pseudo-Turpin : « Alors Roland, dit ce dernier texte, épuisé par une bataille aussi dure, affligé par la mort de tant de héros chrétiens, souffrant des grands coups qu'il a reçus des Sarrasins, parvient seul à travers les bois *jusqu'au pied des ports de Cize*, et là, sous un arbre, à côté d'un bloc de marbre qui se dressait à cet endroit dans la verdoyante et riche plaine au-dessus de Roncevaux, il descend de son cheval. Il avait encore avec lui son épée d'un travail admirable, d'une pénétration incomparable, d'une force inflexible, d'un éclat resplendissant, nommée Durandal... Craignant qu'elle ne tombe aux mains des Sarrasins, il en frappe d'un triple coup, pour la briser, le bloc de marbre... Celui-ci est fendu en deux parties du haut en bas, et l'épée à deux tranchants reste intacte... » ²

1. ...Super petronum in Runciavalle quaedam ecclesia construitur... (chap. VIII; éd. Fita, p. 43).

2. Tunc Rotholundus tanto bello fatigatus, de nece Christianorum et tantorum heroum dolens, Sarracenorum ictibus magnis et percussionibus acceptis fatigatus, *usque ad pedem portuum Cisere* per nemora solus pervenit, et ibi sub arbore quadam juxta lapidem marmoreum qui ibi erectus erat *in prato optimo super Runciavalleni* equo desiliit. Habebat ipse adhuc quamdam spatam suam secum opere pulcherrimam, acumine incomparabilem, fortitu-

La ressemblance avec le texte du *Guide* est frappante ; certains termes sont même identiques. Il n'y a rien là qui doive nous surprendre, car M. Bédier a montré ¹ comment l'*Historia Karoli* formait dans le *Codex Calixtinus* de Compostelle la iv^e partie du *Livre de saint Jacques* dont le *Guide du Pèlerin* constituait la v^e. D'après le récit du Pseudo-Turpin comme d'après la tradition locale recueillie par le *Guide*, c'était *au-dessous du col*, entre Ibañeta et Burguete, que l'on montrait le rocher à côté duquel Roland avait sonné du cor pour appeler Charlemagne et sur lequel il avait en vain tenté de briser Durandal, et il serait mort à cet endroit, *en amont du bourg de Roncevaux*, le Burguete actuel, *en arrière du champ de bataille* formé par la haute plaine qui s'étend aujourd'hui depuis le monastère jusque par delà le village de Burguete. On sait comment dans la *Chanson de Roland* la topographie de la bataille est très différente, et aussi toute la conception du caractère et de la mort de Roland, incomparablement plus grande et plus belle. Peut-être le poète de la *Chanson* n'avait-il jamais vu les ports de Cize et la haute plaine de Roncevaux, tandis que l'auteur ou les auteurs du *Livre de saint Jacques* connaissaient très exactement les lieux et les souvenirs qui se rattachaient sur place à la mort de Roland et au passage de Charlemagne. Les deux œuvres certes ne sont pas du même ordre. Mais ce n'est pas ce que nous avons à apprécier ici ; et nous retiendrons seulement de ces citations toute la valeur que présentent l'*Historia Karoli* et le *Guide du Pèlerin* pour qui veut étudier l'histoire politique, religieuse et artistique de l'Espagne, et plus spécialement celle de Roncevaux, vers le milieu du xii^e siècle.

*

* *

Une autre remarque que suggère la lecture du *Guide* du *Livre de saint Jacques*, c'est qu'il ne mentionne pas d'église ni de

dine inflexibilem, nimia claritate resplendentem, nomine Durenda . . . — His ita dictis, timens ne in manus Sarracenorum deveniret, percussit spata lapidem marmoreum trino ictu, volens eam frangere. Quid plura ? In duabus partibus a summo usque deorsum lapis dividitur, et gladius biceps illaesus educitur. (*Turpini Historia Karoli Magni et Rotholandi*, éd. F. Castets, Montpellier-Paris, 1880, chap. XXII, p. 44-46).

1. *Légendes épiques*, III, 42-114.

chapelle « au sommet des monts », c'est-à-dire au col par où passaient les pèlerins en venant de France, soit à Bentarté, soit à Ibañeta, suivant qu'ils montaient par la route ordinaire ou par le Val Carlos : l'auteur anonyme de ce texte y note seulement au point le plus élevé, d'où la vue s'étend au loin sur trois royaumes, l'existence d'une grande croix dont l'érection était attribuée à Charlemagne et, tout autour, d'innombrables croix de bois apportées par les pèlerins : « Dans le pays des Basques la route de Saint-Jacques est une montagne très élevée que l'on appelle le port de Cize... La hauteur en est telle qu'elle paraît toucher le ciel et qu'on croit pouvoir en la montant tâter le ciel de la main. Du sommet de cette montagne on peut voir la mer Britannique et Occidentale et les terres de trois royaumes, la Castille, l'Aragon ¹ et la Gaule. Et au sommet de cette montagne il y a un endroit qu'on appelle la Croix de Charles, parce que c'est là que Charles se rendant jadis en Espagne avec ses armées pratiqua un chemin à l'aide de haches, de pics, de pioches et d'autres instruments, éleva le premier une croix, et s'agenouillant vers la Galice, adressa une prière à Dieu et à saint Jacques. C'est pourquoi les pèlerins, s'agenouillant là vers la patrie de saint Jacques, y prient selon l'usage et y plantent chacun une croix. Aussi peut-on voir mille croix à cet endroit qui est le premier où l'on prononce l'oraison de saint Jacques. Dans cette montagne, avant que la chrétienté se fût pleinement répandue sur la terre d'Espagne, les Navarrais et les Basques impies avaient l'habitude, non seulement de dépouiller les pèlerins de saint Jacques, mais encore de les chevaucher comme des ânes et de les faire périr. A côté de cette montagne, vers le Nord, il y a une vallée que l'on appelle la vallée de Charles, où Charles fut logé avec ses armées quand furent tués les guerriers à Roncevaux. C'est par là aussi que passent de nombreux pèlerins de saint Jacques qui ne veulent pas faire l'ascension de la montagne. Ensuite dans la descente de cette montagne... etc. » ².

La description, comme on le voit, est minutieuse. Lorsqu'ils arrivaient au col, ce n'était pas dans une chapelle, mais en plein

1. La Navarre était alors réunie à l'Aragon.

2. Chap. VII ; éd. Fita, p. 14-15. Voir ci dessus, p. 25.

air, près de la croix dite de Charlemagne, que vers 1140 les pèlerins adressaient à genoux leur première oraison à saint Jacques de Galice en terre d'Espagne, et aussitôt après dans la descente ils trouvaient l'hôpital qui venait d'être construit. C'est donc sans doute postérieurement à la rédaction du *Guide* que fut construite la chapelle dite de Saint-Sauveur au col d'Ibañeta, à la rencontre des deux routes que les pèlerins pouvaient suivre en venant de Saint-Jean-Pied-de-Port. On ne voit pas en effet pourquoi l'auteur du *Guide* aurait passé sous silence l'existence de cette chapelle, qui aurait été en même temps un abri à un point tellement important de la route du pèlerinage, si cet édifice avait déjà été bâti de son temps.

Cependant il existe un document, provenant de l'abbaye de Leyre et daté du 1^{er} juin de l'an 1148 de l'Ere espagnole (1106), d'après lequel Fortuño Sanchez de Yarmos et sa femme l'infante Ermesenda, petite-fille du roi Sanche le Grand, auraient alors donné à l'abbaye de Saint-Sauveur de Leyre une église dite Saint-Sauveur d'Ibañeta et située au col même où aboutissait le Val Carlos ¹. La question est de savoir si cette donation est authentique, quoique en contradiction avec les indications très précises du *Guide du Pèlerin*, ou bien si elle n'a pas été fabriquée après coup, comme tant d'autres analogues, pour être produite à l'appui des revendications du monastère de Leyre sur le Val Carlos jusqu'à Ibañeta.

On sait en effet qu'il y a eu jusqu'au xiv^e siècle, et même plus tard, des contestations résultant du fait que la vallée de Cize ou Val Carlos avec Ibañeta était rattachée au diocèse de Bayonne tandis que celle d'Erro avec Roncevaux dépendait de Pampelune ; et le rôle de l'abbaye de Leyre dans ces affaires

1. Ego Senior Fortunio Sanz de Zarmos et Infanta Ermisenda Garseix Domino Deo Sancto Salvatori et Beatae Virgini Mariae ejusdem Genitrici sanctisque martiribus Nuniloni et Alodiae et earumdem coenobio Leirorensi et abbati Regimondi ibidem praesidenti atque monachis in eodem loco Deo servientibus praesentibus et futuris donamus... in portu de Auria *unum monasterium quod vocatur Sanctus Salvator de Ibañeta* simul cum suo cubilare et cum omni introitu et regressu suo... Acta charta in Era millessima centessima quadragessima octava in die Kalendis Junii... (*Recherches*, 756 et 953 ; d'après le *Becerro mayor de Leyre* aujourd'hui aux Archives Nationales de Madrid).

reste assez mystérieux jusqu'en 1271, date où les Bénédictins de ce monastère renoncèrent à tous leurs droits dans le Val Carlos contre une indemnité de trois mille pièces d'or. Cette cession, renouvelée en 1273 par les Cisterciens qui avaient pris possession dans l'intervalle du monastère de Leyre, nous apprend du moins de façon certaine qu'une église, sans doute assez peu importante, existait alors à Ibañeta ; et elle nous indique en même temps quels biens appartinrent désormais sans conteste dans le Val Carlos aux Augustins de Roncevaux et dans quels abris pouvaient au XIII^e siècle y trouver asile les pèlerins qui préféraient venir de Saint-Jean-Pied-de-Port par cette voie : « Nous Sanche, abbé, et tout le monastère de Saint-Sauveur de Leyre, de l'ordre de Saint Benoît, du diocèse de Pampelune, . . . vendons, donnons et transmettons en droit propre à perpétuité à vous D. Garcia, prieur, et à tout le monastère de Sainte-Marie de Roncevaux, pour vous et tous vos successeurs *une maison, église ou hôpital, nous appartenant, située à l'endroit dit du Somport avec tous ses droits et dépendances ; de même une autre maison ou hôpital nous appartenant, située à l'endroit dit Iraozqueta, avec tous ses droits et dépendances ; de même une autre maison ou hôpital nous appartenant, située à l'endroit dit Gorosgaray avec tous ses droits et dépendances...* ; pour le prix de trois mille pièces d'or ¹ ». Ainsi, depuis la fin du XIII^e siècle, l'hôpital de Roncevaux posséda dans le Val de Cize une maison à Irauzqueta, sur l'emplacement du bourg actuel de Valcarlos, où une paroisse fut érigée dès le XIV^e siècle, une autre à Gorosgaray, à mi-côte, et enfin une troisième au Somport, c'est-à-dire à Ibañeta, cette dernière comprenant dès lors une chapelle, à la différence des deux autres.

Cette chapelle se trouvant à l'extrémité du Val Carlos, devait tout naturellement recevoir aussi le nom de *Chapelle de Charlemagne*. Pourtant elle n'est pas encore appelée ainsi en 1271 et en 1273, lors de sa cession au monastère de Roncevaux par l'abbaye de Leyre. C'est de même seulement sous le nom de Saint-Sauveur du Somport qu'elle figure dans une enquête de 1333 sur le Val Carlos ². Le terme de Chapelle de Charlemagne

1. *Recherches*, 757 et 989-990.

2. *Recherches*, 757-758.

désigne pour la première fois sans équivoque ce petit édifice dans la fameuse charte de délimitation du diocèse de Pampelune attribuée au roi Sanche le Grand ¹. Or cette charte paraît en réalité un faux fabriqué à Pampelune au XIII^e ou au XIV^e siècle pour servir contre des revendications de l'évêché de Bayonne et de l'abbaye de Leyre. Il est question de même d'une Chapelle de Charlemagne « au sommet de la montagne dite de Roncevaux » dans la charte de fondation de l'hôpital de Roncevaux telle qu'elle est reproduite dans le manuscrit de la *Preciosa*. Mais nous avons vu que le texte de ce dernier document est loin d'être absolument sûr, en particulier dans ce passage qui pourrait bien avoir été remanié précisément dans l'officine où fut confectionnée la prétendue charte de Sanche le Grand, peut-être pour les mêmes raisons ; et il est fort possible qu'il y ait eu là à l'origine une confusion voulue avec la chapelle élevée à côté de l'hôpital de Roncevaux sur le rocher de Roland pour faire croire que la chapelle d'Ibañeta était comme l'hôpital une fondation de l'évêché de Pampelune établie d'abord « au sommet des monts » et dépendait par conséquent de celui-ci et non de l'abbaye de Leyre ².

En fait cette *Chapelle de Charlemagne* paraît avoir été substituée relativement tard, pour marquer la délimitation des diocèses de Bayonne et de Pampelune et des vallées de Cize et d'Erro, à la *Croix de Charlemagne* qui était seule mentionnée dans le *Guide du Pèlerin* et qui figurait seule de même dans les textes anciens. La charte dite d'Arsius, autre document apocryphe délimitant le diocèse de Bayonne et fabriqué probablement vers la fin du XI^e ou le début du XII^e siècle, ne connaît encore que la *Croix de Charlemagne* ³. De même la bulle, conçue dans les

1. ...Et vallis de Erro usque ad Capellam Sancti Salvatoris que dicitur Caroli Magni et a Capella Caroli usque ad portum de Bellate... (*Recherches*, 695, 699, 723).

2. C'est ce qui semble résulter d'une bulle du pape Nicolas III, en date de 1279, qui, malgré la cession de 1271 et de 1273, mentionne encore parmi les possessions du monastère de Leyre l'*hôpital du Somport dit du Saint-Sauveur et Chapelle de Roland* (*Recherches*, 990 ; cf. *Légendes épiques*, III, 318). Pourquoi le texte de cette bulle appelle-t-il cette fois la chapelle d'Ibañeta « Chapelle de Roland » et non « Chapelle de Charlemagne » ?

3. ... Omnis Vallis quae Cirsia dicitur usque ad Karoli Crucem... (*Recherches*, 673, 723, 752).

mêmes termes, mais qui paraît au contraire authentique, du pape Pascal II en date du 9 avril 1106 ¹. Et il en était encore ainsi vers 1160 dans la Chronique de Vézelay ². Vers la fin du XIII^e siècle ou au XIV^e, on voit au contraire la *Chapelle de Charlemagne* remplacer la *Croix de Charlemagne* dans les chartes invoquées par le chapitre de Pampelune à l'appui de ses revendications, charte de fondation du monastère de Roncevaux et fausse charte de Sanche le Grand. Sans doute faut-il voir là une autre raison de penser que la chapelle d'Ibañeta n'a été construite qu'à une date relativement récente, vers la fin du XII^e ou dans le courant du XIII^e siècle ³. Mais dans toute cette histoire de Roncevaux les chartes complètement ou partiellement apocryphes s'enchevêtrent si étroitement avec les textes authentiques que l'on doit renoncer à présenter d'après la simple étude des documents autre chose que des hypothèses plus ou moins vraisemblables. En ce qui concerne en particulier la chapelle d'Ibañeta, l'on ne saurait en tout cas attacher aucune créance aux affirmations émises par Huarte au début du XVII^e siècle sur la foi de la charte de fondation du manuscrit de la *Preciosa* ⁴.

Quelle que soit la date de son érection, cette chapelle d'Ibañeta a dû être depuis lors reconstruite plusieurs fois. Lorsque

1. *Recherches*, 752.

2. *Recherches*, 752, 951. — Cf. *Légendes épiques*, III, 322.

3. Où se trouvait au XII^e siècle la Croix de Charlemagne ? S'élevait-elle au col d'Ibañeta, comme la Chapelle Saint-Sauveur qui l'avait ainsi remplacée au XIII^e siècle pour marquer la délimitation des diocèses de Bayonne et de Pampelune ? ou bien au col de Bentarté, où la plupart des pèlerins passaient pour la première fois la ligne de faite ? ou bien entre les deux, en quelque point élevé d'où la vue s'étendait au loin « sur trois royaumes » ? La question est controversée, et il faut souhaiter que des fouilles fassent un jour la lumière aussi sur ce point. MM. Dubarat et Daranatz pensent que la Croix de Charlemagne s'élevait primitivement à Ibañeta, et que la Croix dite des Pèlerins que l'on voit aujourd'hui un peu au-dessous du monastère de Roncevaux au bord de la route de Burguete rappelle le souvenir de cette Croix de Charlemagne à Ibañeta (*Recherches*, 776-794). Le sens exact de l'inscription maintenant très dégradée qui avait été gravée sur cette Croix des Pèlerins, certainement beaucoup moins ancienne que celle dont il est question dans le *Guide*, demeure malgré tout assez obscur. Nous croyons pouvoir y lire la date de 1471.

4. Voir ci-dessus, p. 22-24.

Romania, L.XI.

le monastère fut réformé en 1590 sur l'ordre de Philippe II, elle fut restaurée et munie d'une cloche d'alarme; mais dès 1624 elle était de nouveau, au dire de Huarte, « dégradée par la vétusté et mal réparée ». Lorsque le Bolonais Laffi y passa vers 1670, il trouva là « une petite chapelle très ancienne » n'ayant plus « ni porte ni fenêtre pour la fermer », et il y vit « beaucoup de figures et de sculptures antiques et quelques inscriptions effacées par le temps ». « C'est dans ce lieu même », ajoute-t-il en confondant comme Huarte cette chapelle et celle qui se trouvait à côté de l'hôpital de Roncevaux, « que Roland sonna du cor quand il appela Charlemagne à son aide ». D'après Guillaume de Humboldt, qui passa à Roncevaux en 1801, la chapelle d'Ibañeta avait été détruite au cours des opérations militaires de 1794. Reconstituée une fois de plus depuis lors, elle fut à nouveau en 1884 consumée par un incendie qui n'en a laissé subsister désormais que de maigres pans de murs.

*
* *

Qu'y avait-il au XII^e siècle au bourg même de Roncevaux, le Burguete actuel ? Le *Guide du Pèlerin* est muet sur ce point, de même que le poème de la *Preciosa*. Peut-être a-t-il existé là une fondation hospitalière antérieure à celle de Sanche de la Rose ; et celui-ci aurait alors voulu bâtir un hôpital plus rapproché du passage le plus dangereux de la route à la ligne de faite. C'est ce qui pourrait résulter, entre autres hypothèses, d'une donation du Cartulaire de Conques d'après laquelle, au temps de Ponce, évêque de Barbastro, soit entre 1097 et 1104, Sanche comte d'Erro aurait donné à l'abbaye de Sainte-Foy de Conques l'église et l'« aumônerie » de Roncevaux avec un four et un moulin, le bourg proprement dit de Roncevaux devant revenir à cette même abbaye après la mort du donateur ¹. Il y a cependant lieu, nous semble-t-il, de vérifier l'authenticité de ce docu-

1. . . . Ego Sancius comes de Erro . . . dono Deo et S. Fidi gloriose virginis de Conchis ecclesiam et elemosinariam de Ronzasvals et furnum et molendinum et illam meam hereditatem totam quam habeo in Murello et illam similiter quam habeo in Waldo cum omnibus terminis et adjacenciis suis et illam meam vineam de Janeris. Dono etiam ibi ad servicium monachorum et pau-

ment, car une telle donation, si elle a réellement été faite, ne paraît pas avoir jamais été suivie d'effet. Tandis que les droits de l'abbaye de Leyre sur le Val de Cize ou Val Carlos ont effectivement donné matière à des contestations qui ont fini par aboutir en 1271 et 1273 à une cession en bonne et due forme, on ne trouve trace nulle part de revendications du même genre émanant de l'abbaye de Conques sur le Val d'Erro et sur les possessions dans la région de Roncevaux dont il est question dans la donation attribuée au comte Sanche d'Erro.

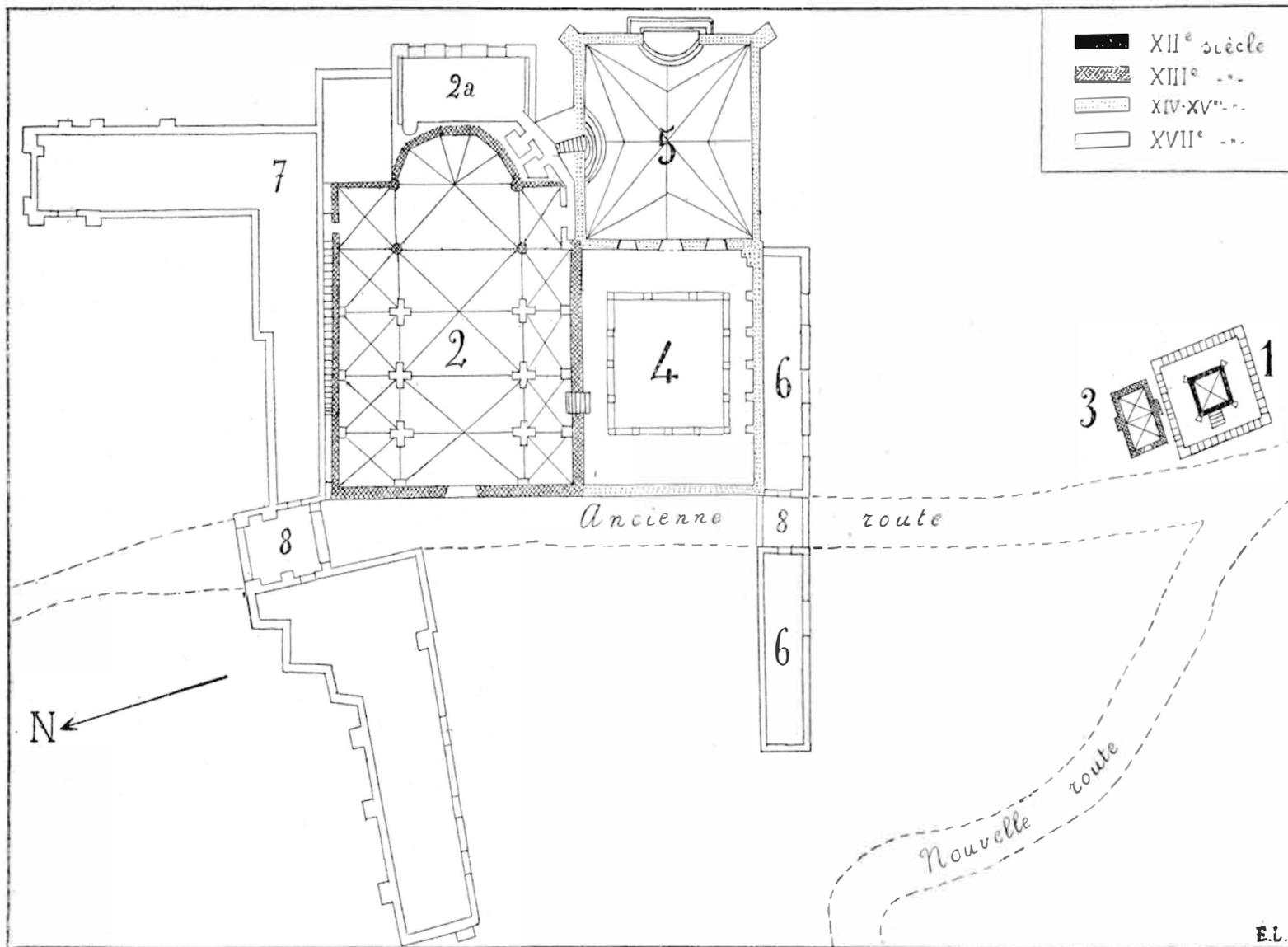
*
* *

Pour savoir ce qu'était le monastère de Roncevaux vers la fin du XII^e ou le début du XIII^e siècle, il suffit de se reporter à la description du poème de la *Preciosa* qui en était alors, suivant le mot de M. Bédier ¹, « l'attrayant prospectus ». Il est vrai que cette notice quasi-touristique insiste beaucoup plus sur le confort offert à tous les voyageurs, pèlerins ou autres, qu'elle ne nous renseigne sur les bâtiments mêmes de l'hôpital et du couvent : « La porte en est ouverte à tous, malades et bien portants, non seulement aux catholiques, mais aussi aux païens, aux juifs, aux hérétiques, aux oisifs... Dans cette maison on lave les pieds des pauvres, on leur rase la barbe, on leur lave la tête et on leur coupe les cheveux ; . . . on y rapièce de cuir leurs souliers . . . Un homme se tient debout sur le seuil, offrant du pain à ceux qui passent . . . Des femmes parfaitement honnêtes, et auxquelles on ne peut reprocher ni la saleté ni la laideur, y sont chargées du service des malades qu'elles soignent avec une piété toujours égale. Deux maisons y sont tout à fait appropriées pour recevoir les malades, l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes ². On y voit une salle pleine de fruits, amandes,

perum duos covillos de vaccas. Et post mortem meam dono et ab integro totam ipsam villam de Ronzasvals cum omnibus terminis et adjacenciis suis... (*Recherches*, 890).

1. *Légendes épiques*, III, 311.

2. D'après la description de Huarte, il y avait encore à Roncevaux vers le début du XVII^e siècle deux hospices desservis chacun par une sœur, l'un à l'étage supérieur ou dans un bâtiment plus élevé (*enfermerias altas*) pour les hommes, l'autre à l'étage inférieur ou dans un bâtiment plus bas (*enfermerias baxas*) pour les femmes (*Recherches*, 846-847).



LES MONUMENTS DE RONCEVAUX.
 (Croquis schématique d'après le plan général de Roncevaux donné par J. Fuentes y Ponte).

grenades, et de toutes sortes de produits des diverses parties du monde. Les maisons des malades sont éclairées le jour par la lumière divine, la nuit par des lampes qui brillent comme la lumière du matin. Au milieu est un autel consacré à la fois à sainte Catherine et à sainte Marine. . . Les malades reposent dans des lits moelleux et bien parés. Aucun ne s'en va qui n'ait été soigné gratuitement et avant d'avoir recouvré la santé. Ils trouvent là des salles lavées par des eaux courantes ; on y prépare sur le champ des bains à ceux qui en demandent pour se purifier des impuretés corporelles. Les compagnons des malades désireux de rester jusqu'à leur guérison sont traités avec égard sur l'ordre du père de la confrérie qui leur fait donner avec soin ce qui leur est nécessaire. . . Lorsque l'un d'eux vient à trépasser, il est enseveli comme le prescrivent les Lois et les Écritures... »

*
* *

Que subsiste-t-il aujourd'hui des constructions qui s'élevaient à Roncevaux lorsque fut écrit le *Guide du Pèlerin* ? L'hôpital qu'il mentionne et qui venait alors d'être fondé et bâti a disparu depuis longtemps. Sans doute avait-il été tout au moins agrandi et remanié à l'époque de l'art gothique. Le fait est que les constructions proprement hospitalières du moyen âge ont été remplacées au début du xvii^e siècle par les bâtiments aujourd'hui délabrés et en partie abandonnés (7 du plan) qui se trouvent au Nord de la collégiale actuelle. Par contre l'église mentionnée par le *Guide* qui contenait dans le voisinage le rocher légendaire nous paraît exister encore, très modifiée, il est vrai, au cours des âges. Le *Guide* permet de la dater avec une certaine précision, puisqu'il indique qu'elle était justement en construction au moment où l'auteur inconnu de cette première description de Roncevaux écrivait son livre ¹. Toute une série d'autres descriptions plus détaillées rend possible d'en suivre l'histoire depuis le début du xiii^e siècle jusqu'à nos jours. Et malgré les transformations qu'elle a subies et qui empêchent d'en reconnaître à première vue tout l'intérêt archéologique, c'est encore une œuvre aussi curieuse que remarquable.

1. Voir ci-dessus, p. 27, n. 1.

La petite église dans laquelle nous croyons pouvoir reconnaître l'édifice dont parle le *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques* porte au moins depuis le xvii^e siècle le nom de *Chapelle du Saint-Esprit*. C'est dans son état actuel un étrange monument carré (1 du plan) dans les murs duquel on distingue des arcs en plein cintre maintenant aveuglés et que recouvre en guise de toit une fâcheuse pyramide en tôle ondulée. A l'intérieur, un escalier de bois donne accès à une petite chapelle également carrée dont les murs et la voûte sont recouverts d'un badigeon criard et où l'on célèbre un office chaque samedi. Entre ce corps central et les murs extérieurs, le sol est recouvert d'un plancher où des trappes numérotées s'ouvrent sur les sépultures où l'on enterre maintenant les morts du village. Quelques débris de sculptures anciennes sont encastrés dans les parois de la chapelle centrale ; et un grand caveau forme le sous-sol de celle-ci en s'ouvrant sur son côté nord par une large baie en plein cintre.

Cette construction qui paraît au premier abord médiocre et moderne n'en présente pas moins encore un réel intérêt archéologique. A la considérer en effet d'un peu plus près, on constate que la chapelle primitive comprenait seulement à l'origine un oratoire sur plan carré à deux étages qui existe encore. L'étage inférieur, formant une sorte de crypte en partie saillante au-dessus du sol, prenait accès par un grand arc percé dans le mur nord de l'édifice. La voûte de la chapelle haute, probablement en arc de cloître, était renforcée sous les courbes de rencontre de ses quatre pans par deux larges arcs de profil rectangulaire qui font encore fortement saillie sous le crépi et le badigeon modernes en se croisant à la manière des ogives d'une voûte gothique. C'est un de ces curieux essais architecturaux où les constructeurs de la deuxième moitié du xi^e siècle et du xii^e siècle imitèrent au Nord et au Sud des Pyrénées les voûtes nervées musulmanes ou mozarabes dont ils avaient des exemples dans plusieurs églises anciennes le long du Chemin de Saint-Jacques.

Quant au portique qui l'entoure, il faut se le représenter s'ouvrant sur ses quatre faces par de grands arcs en plein cintre, huit à l'Ouest, sept au Nord, au Sud et à l'Est, qui retombaient par l'intermédiaire d'une simple moulure sur des pilastres carrés et lisses ; et l'on ne peut s'empêcher alors de le comparer à

l'élégant portique dont fut entouré, au XVI^e ou au XVII^e siècle, un autre monument analogue de la même région, la petite chapelle funéraire d'Eunate, que l'on peut voir encore au cœur de la Navarre espagnole, sur l'ancien Chemin de Saint-Jacques, près de Puente la Reina. Nous avons montré ailleurs ¹ comment ce dernier édifice, élégante construction romane bâtie sur plan octogonal et couverte de voûtes nervées archaïques, a été entouré, plusieurs siècles après son achèvement, d'un portique de même forme où, après avoir utilisé sur trois faces les restes d'un cloître roman, on construisit à neuf les cinq autres faces dans un style classique tout différent. Les arcatures de ces cinq galeries plus récentes d'Eunate sont de tout point semblables à celles de la Chapelle du Saint-Esprit à Roncevaux. Peut-être la jolie chapelle d'Eunate se trouvait-elle, comme celle de Roncevaux, à côté d'un ancien hôpital de la route du pèlerinage. L'une et l'autre étaient en tout cas des monuments funéraires ; et ce n'est pas un fait fortuit si les deux édifices, qui avaient à l'origine même destination et paraissent avoir été construits vers le même temps, ont été longtemps après leur érection enveloppés de portiques semblables reproduisant le plan polygonal de chacun d'eux pour former à l'entour de ses murs une sorte de cloître.

Car c'était bien dès l'origine un monument funéraire que la Chapelle du Saint-Esprit à Roncevaux. Les textes d'époques diverses qui la décrivent ne laissent aucun doute à cet égard ; ils en certifient sans contestation possible la destination première et permettent d'en suivre exactement l'histoire en même temps qu'ils nous font connaître comment la légende était bientôt venue s'y mêler étroitement à la réalité.

Le poème de la *Preciosa*, qui la décrit après avoir longuement vanté le monastère lui-même, prouve d'abord qu'à cette époque la chapelle dite aujourd'hui du Saint-Esprit servait uniquement de charnier à l'hôpital de Roncevaux, et qu'aucun portique ne l'entourait encore, mais que déjà de pieuses légendes embellissaient de poésie ce qui n'était encore qu'un monument funéraire pour les pèlerins de Compostelle morts en route après la

1. *Le Portique octogonal d'Eunate*, *Bulletin Monumental*, LXXXIII (1924), p. 167-172 ; — *Les Chapelles octogonales d'Eunate et de Torres del Rio*, *Mémorial Henri Basset*, Paris, 1918, t. II, p. 1-8.

dure étape des ports de Cize : « Lorsque l'un d'eux vient à trépasser, il est enseveli comme le prescrivent les Lois et les Écritures. Il y a là une basilique où ceux qui ont payé leur tribut à la nature reposent pour toujours. Comme elle reçoit les *chairs* des morts, on lui donne à bon droit le nom de *charnier*. Elle est souvent visitée par la troupe des anges, comme le fait est attesté par les témoins qui les ont entendus. Au milieu de cette basilique, il y a un magnifique autel pour purifier les âmes de leurs souillures. On y célèbre le mystère cher au Roi des Rois et si amer au Prince des Ténèbres. Les pèlerins jacobites qui vont pieusement en quête de Saint Jacques en emportant avec eux leurs présents pour Saint Jacques, regardent longuement ce lieu de sépulture et chantent les louanges de Dieu en fléchissant les genoux. Ce monument est carré de tous côtés ; le sommet de ce carré est arrondi, et le couronnement en porte une croix, signe qui abat la rage de l'ennemi » ¹.

Sans doute doit-on entendre par ces derniers mots que l'édifice était terminé dans le haut par une lanterne des morts, elle-même surmontée, suivant l'usage, d'une croix. Il en était ainsi, un peu plus loin en Navarre, sur la route du pèlerinage, à Eunate, où la lanterne des morts a été remplacée au xvi^e ou au xvii^e siècle par un petit clocher-mur percé de deux arcs, et à

1. ... Dum eorum aliquis migrat sepulture
Datur ut precipiunt leges et scripture.
Est ibi basilica in qua qui nature
Sua solvent debita sunt perenny jure.

Mortuorum carnibus eo quod aptatur
A carne carnarium recte nuncupatur.
Angelorum agmine sepe visitatur
Ore audientium eos hoc probatur.

Est hujus basilice medio preclarum
Altare contagia purgans animarum.
Fit ibi misterium regum Regi carum.
Tenebrarum principi nimis est amarum.

Jacobite Jacobum pie requirentes
ua secum Jacobo munera ferentes

Torres del Rio, où le lanternon a subsisté amputé de sa croix terminale au-dessus d'une autre chapelle en forme d'octogone.

A l'époque où écrivait Huarte ¹, le cloître venait d'être ajouté autour de la chapelle ; les murs de celle-ci étaient ornés de fresques du moyen âge où se mélangeaient la tradition des apparitions angéliques et l'histoire de Roland ; et la crypte était désormais considérée comme ayant été construite dès le temps de Charlemagne pour recevoir d'abord les ossements des guerriers francs qui avaient succombé à la bataille de Roncevaux : « Il y a là un grand silo, caveau ou charnier, que l'on appelle tombeau des Français parce que c'est là que furent ensevelis les chrétiens . . . On voit à l'entour un petit cloître sur les murs duquel il y a de grandes peintures de batailles et d'apparitions d'anges, si vieilles et si abîmées qu'on ne les distingue presque plus . . . Dans le petit cloître il y a de nombreux arcs en pierre, très grandes sépultures qui datent de ces temps lointains, croulantes et abîmées par l'effet de la vétusté, de même que dans le cloître ruiné de la Collégiale et autour de celle-ci sur la route des pèlerins, et toutes sont dégradées comme le reste de l'édifice. » — « C'est ce que prouve aussi l'apparition du cerf avec les lumières et les anges chantant près de la fontaine ², que l'on voit sur une peinture très ancienne, presque détruite, qui se trouve dans le petit cloître de la Chapelle du Saint-Esprit. Là se trouve la grande sépulture, en forme de silo ou de caveau

Sepulture machinam circumspicientes
Laudes Deo refferunt genua flectentes.

Hujus est materia undique quadrata
Quadrature summitas est orbiculata
Cujus in pignaculo Crucis est parata
Forma per quam rabies hostis jacet strata.

1. Voir ci-dessus p. 23, n. 1.

2. Allusion à la légende locale de la Fontaine des Anges, d'après laquelle la statue miraculeuse de la Vierge de Roncevaux aurait été découverte près de cette fontaine grâce à l'apparition d'un cerf à la ramure couronnée de lumière qui se montrait dans la nuit tandis que les Anges chantaient dans le ciel le *Salve Regina*. Peut-être faut-il voir là une interprétation récente de l'apparition des anges dans la chapelle mentionnée déjà dans le poème de la *Preciosa*.

profond et vaste, des chrétiens qui moururent dans la bataille où fut alors défait Charlemagne ; et là aussi, dans le haut des murs, est peinte cette fameuse bataille. Là même on voit peints le cerf et les Anges avec leur lutrin et leur livre, chantant le Salve comme il est écrit. La peinture est vieille de centaines d'années et fort grossière, à la manière ancienne, et très abîmée à cause de son extrême ancienneté, comme il a été dit. » ¹

En 1673, lorsque Domenico Laffi passa par Roncevaux, la même tradition n'avait pu que se renforcer, et on lui montra dans la chapelle « le sépulcre de Roland ». Il mentionne en outre dans son récit, comme le *Guide* du XII^e siècle, que cet édifice contenait le rocher fendu jadis par Roland. Sans doute faut-il voir dans ce dernier fait la raison pour laquelle le charnier destiné d'abord aux pèlerins était devenu dans la tradition locale l'ancien ossuaire des guerriers de Charlemagne tandis que l'on décorait l'oratoire lui-même de peintures figurant les preux et la bataille de Roncevaux : « Tout près de l'hospice à l'Occident ², il y a une petite chapelle que fit faire Charlemagne après la mort de Roland et des autres paladins. Elle est en forme de carré parfait, pas très haute, et elle est située au propre lieu où Roland, après la seconde bataille, se mit à genoux... Là, en ce lieu même, ... Charlemagne fit faire le tombeau de Roland et l'y ensevelit. Ce tombeau est fait comme une petite chapelle en carré parfait, et de tous côtés il a environ vingt pieds de long avec une belle coupole en pyramide qui porte en haut une belle croix : dedans est le sépulcre semblablement de figure carrée ; c'est à peine si une personne peut marcher entre le sépulcre et la muraille. On dit que d'autres paladins encore y sont enterrés avec Roland. Sur les quatre faces sont peintes toutes les guerres qui se sont faites en ce lieu, et aussi la trahison ; le tout est peint en clair obscur. Au pied de la porte de cette sépulture est la pierre que Roland trancha près de la fontaine, ... elle est fendue par le milieu ³ ».

1. *Recherches*, 899-900.

2. C'est en réalité au Sud de l'hôpital.

3. Cité par G. Paris, *Roncevaux, Légendes du moyen âge*, Paris, 1903, p. 3-6. — Il serait intéressant de rechercher dans la construction actuelle si le rocher mentionné par Laffi existe encore dans le mur de la chapelle centrale : peut-être le retrouverait-on là « au pied de la porte ».

Au XVIII^e siècle, la tradition subsistait ainsi que les peintures, comme le prouve la description donnée par le P. Daniel dans son *Histoire de France* d'après « une relation manuscrite... écrite à M. le Président de Lamoignon et datée du 15 de décembre 1707 ». Les arcs du cloître autour de la chapelle étaient alors déjà en partie bouchés, et l'édifice continuait à servir d'ossuaire uniquement pour l'hôpital : « Il y a à trois cens pas de l'Abbaïe de Roncevaux une chapelle bastie en quarré long. Elle a en longueur en dehors soixante piés, quarante cinq de large et un peu plus en hauteur depuis le rez de chaussée. Au milieu de cette chapelle est une ouverture large de deux piés et demi et longue de trois, qui sert à descendre dans une cave, profonde d'environ trente piés, bien voûtée dont la capacité est égale à celle de la chapelle. L'auteur de la relation dit qu'avec un flambeau il vit au fond quelques ossements. Autour de la chapelle, en dehors, il y a un cloître cintré, bâti sous une espèce d'apentis. Ce cloître n'a de jour que par de petits trous, pratiqués dans les arcades par où l'on voit du dehors trente tombeaux fort grands et forts simples. Ils sont élevés de la hauteur de quatre piés et ne sont faits que de grandes pierres sans aucune inscription. Le mur extérieur de la chapelle, à la hauteur des tombeaux, est peint à fresque, et la peinture représente la journée de Roncevaux. On y voit quelques inscriptions et entre autres celles-ci, Thierry d'Ardenne, Riol du Mans, Gui de Bourgogne, Olivier, Roland... Pour ce qui est de la chapelle, de la cave et des tombeaux, la tradition du païs paraît fort vraisemblable : sçavoir que la cave est l'endroit où Charlemagne fit enterrer les corps de ses soldats tués en ce combat ; que ces tombeaux sont une espèce de mausolée où il fit mettre les corps des plus considérables seigneurs, et qu'il bâtit et fonda la chapelle afin qu'on y priât Dieu pour le repos des âmes de tous ces morts... On n'enterre dans le cloître d'autour de la chapelle que les François qui meurent à l'hôpital de cette abbaïe, et les gens du païs ne permettent jamais qu'on y enterre aucun de leurs parents ¹. »

1. G. Daniel, *Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie française dans les Gaules*, II, 40. — Cité dans *Légendes épiques*, III, 168, et dans *Recherches*, 901-902.

Lorsque Gaston Paris visita Roncevaux en 1901, les fresques du cloître avaient depuis longtemps disparu ; mais la tradition locale qui faisait de la chapelle du Saint-Esprit le tombeau de Roland et de ses compagnons lui fut encore rapportée. Aussi a-t-il insisté tout particulièrement sur cette curieuse construction, en déduisant au reste fort judicieusement du poème de la *Preciosa* qu'elle « a sans doute été construite au XII^e siècle et affectée dès l'origine à la sépulture des pèlerins ». Il interprétait en outre le passage du *Guide du Pèlerin* relatif à l'église en construction à Roncevaux en supposant qu'« au XII^e siècle, c'est dans l'église de l'hospice qu'on montrait la pierre que Roland avait fendue avec son épée » et que cette pierre avait été par la suite transportée « devant la porte de la chapelle du Saint-Esprit ». Il nous paraît plus simple de faire l'économie de cette hypothèse et de penser que la chapelle du Saint-Esprit doit être l'église même qui était en construction au dessus du rocher légendaire lors de la rédaction du *Guide*. Cet édifice nous semble bien, en tout cas, d'après les caractères de son architecture, pouvoir être daté sous sa forme première des environs de 1140.

*
* *

Nous avons longuement insisté sur ce qu'il y avait à Roncevaux au XII^e siècle, bien qu'il n'y reste plus aujourd'hui de ce temps que la partie intérieure de la curieuse chapelle du Saint-Esprit ; et l'interprétation que nous proposons des textes qui se rapportent à ces diverses constructions ne peut s'appuyer que dans une certaine mesure sur l'étude archéologique du peu qui subsiste des monuments de cette époque. Au contraire le XIII^e siècle a laissé deux œuvres remarquables, dont une particulièrement importante, d'un art gothique encore primitif, mais déjà pleinement constitué ; l'interprétation des textes ne saurait laisser place au moindre doute en ce qui les concerne, et nous pouvons les rattacher d'après leurs caractères artistiques à tout un groupe de monuments qui ont été élevés en Castille vers la même époque.

La première de ces œuvres est la *Collégiale Notre-Dame* (2 du plan), qui devait se trouver dans le monastère du moyen âge entre l'hôpital proprement dit et les bâtiments conventuels,

suivant une disposition assez curieuse encore lisible sur le plan actuel malgré les modifications et les réfections du xvii^e siècle. L'autre est la petite *Chapelle Saint-Jacques*, qui s'élève encore presque intacte (3 du plan) sur le bord de la route au Sud du monastère, à côté de la chapelle du Saint-Esprit.

Dès la fondation de Sanche de la Rose, il existait à Roncevaux une église consacrée à la Vierge, cette « église de Sainte-Marie de la Maison-Dieu de Roncevaux » que mentionne expressément la bulle d'Innocent II en 1137. Était-ce une simple chapelle ? et faut-il voir là précisément celle dont parle le *Guide*, la chapelle du Saint-Esprit actuelle ? ou bien a-t-elle précédé à côté de l'hôpital la collégiale Notre-Dame qui lui aurait été assez vite substituée sur le même emplacement ? ou bien se trouvait-elle ailleurs encore ? C'est ce qu'il est impossible de savoir aujourd'hui. Le poème de la *Preciosa* nous apprend seulement qu'en plus de cette église l'hospice proprement dit possédait une chapelle intérieure dédiée à sainte Catherine et à sainte Marine ; et il nous donne en outre toutes les précisions désirables sur l'édification de l'actuelle église Notre-Dame : « C'est le roi des Navarrais, ce héros très courageux, qui a construit ici l'église des pèlerins en leur affectant pour l'avenir un revenu de dix mille quatre cents sous. Ce roi eut pour mère la fille de l'Empereur ¹ et pour père Sanche le Batailleur ²... » La collégiale actuelle était donc proprement l'église des pèlerins. Elle avait été construite et richement dotée par Sanche le Fort, roi de Navarre de 1194 à 1234, qui prit part en 1212 à la bataille de Las Navas avec le roi de Castille Alphonse VIII et l'archevêque de Tolède Rodrigo Jiménez de Rada. Le poème de la *Preciosa* ayant été rédigé au temps du prieur Martin Guerra, soit entre

1. Alphonse VII.

2. Plus connu sous le nom de Sanche le Sage.

— Verum strenuissimus vir rex Navarrorum
 Construxit ecclesiam hanc peregrinorum
 Eis decem millium prebens solidorum
 Duraturos redditus et quadringentorum.

Hujus regis genuit matrem Imperator
 Pater ejus exstitit Sancius bellator...

1199 et 1215, l'édification de l'Église Notre-Dame avait donc été entreprise entre ces deux dates. D'après le nécrologe que contient également le manuscrit de la *Preciosa*, le roi Sanche désira être enseveli dans l'église qu'il avait fondée : « Le 7 avril de l'an du Seigneur MCCXXXIV mourut Sanche, roi de Navarre, et il est enseveli dans l'église même qu'il avait édifiée »¹.

D'après le récit de Domenico Laffi, les religieux de Roncevaux racontaient au xvii^e siècle que leur église était très ancienne, que « Charlemagne l'avait fait faire », et que l'archevêque Turpin y avait dit la messe ». Tout cela n'était, bien entendu, que légendes, et l'étude archéologique du monument confirme pleinement les indications données par le poème de la *Preciosa*, à condition que l'on fasse abstraction de tous les remaniements apportés à l'œuvre primitive. Ces remaniements sont d'ailleurs assez considérables. L'édifice avait déjà beaucoup souffert d'un incendie en 1445, et il fut au début du xvii^e siècle transformé presque en entier. On refit alors, en 1620, le maître-autel qui masque aujourd'hui tout le fond de l'abside principale, et, en 1622, le mausolée des souverains fondateurs; on cacha plus complètement encore derrière d'autres retables le mur terminal des bas-côtés; toutes les piles de la nef et des collatéraux, à part celles qui sont à l'entrée de l'abside principale, furent empâtées dans de gros massifs rectangulaires en maçonnerie; au-dessus des grandes arcades, le triforium et les fenêtres hautes de la nef disparurent partout sous un revêtement de plâtre; au revers de la façade principale, on ménagea sous les deux premières travées une tribune haute portée par des voûtes de style classique et destinée à servir de chœur aux chanoines; et, à l'extérieur, le chevet primitif, qui avait été déjà entouré de constructions plus récentes, disparut désormais complètement en arrière d'une grande sacristie et d'autres annexes (2 a du plan).

Malgré tous ces remaniements, l'œuvre du moyen âge reste

1. « Aprilis 7. sub anno Domini M^oCC^oXXXIV^o obiit Sancius rex Navarre et jacet in hac ecclesia quam ipse edificaverat ». — Le tombeau primitif de Sanche le Fort et de sa femme Clémence de Toulouse fut détruit en 1622 et remplacé par le mausolée actuel qui est une œuvre assez médiocre.

encore très lisible à l'intérieur sous son travestissement Renaissance. Les voûtes primitives subsistent intactes ; les piles anciennes qui sont encore visibles permettent de se représenter comment toutes les autres étaient à l'origine ; et quand l'éclairage est favorable, on distingue aisément, sous le plâtre des murs de la nef centrale, les arcatures du triforium et les roses qui tenaient lieu de fenêtres hautes. Si l'on restitue par la pensée les dispositions anciennes, on constate que cette collégiale Notre-Dame de Roncevaux était au début du XIII^e siècle une des meilleures et plus pures productions d'une forme d'art gothique français qui se retrouve dans tout un ensemble de monuments élevés alors en Vieille Castille, en particulier à Cuenca, à Sigüenza, à Santa Maria de Huerta et à Las Huelgas de Burgos par le roi Alphonse VIII, l'archevêque Rodrigue de Tolède et quelques évêques ou prélats de leur entourage.

Nous avons montré ailleurs ² comment cette forme d'art, qui nous paraît dériver dans le principe des monuments français du Laonnois et du Soissonnais, a été importée en Espagne par les Cisterciens, peut-être par l'intermédiaire de la Bourgogne. La collégiale Notre-Dame de Roncevaux en présentait sous sa forme première les principaux caractères en plan et en élévation, dans le système de ses voûtes et de ses supports, dans la mouluration de ses organes architecturaux. Sa nef principale est flanquée de bas-côtés simples, sans transept, et se termine par une abside à cinq pans précédée d'une demi-travée rectangulaire. Elle est couverte de voûtes sexpartites dont les deux doubles travées correspondent chacune à deux travées des bas-côtés. Ceux-ci comprennent en outre vers l'est une cinquième travée correspondant à la demi-travée précédant l'abside dans le vaisseau central, et se terminent de ce côté par un mur droit. Il n'y a pas d'alternance entre les supports : comme les deux qui sont encore visibles en avant de l'abside, tous étaient formés de grosses colonnes rondes dont les tailloirs et les bases étaient sur plan circulaire, de même qu'à certaines piles de Cuenca ou de Las Huelgas. Au-dessus des grandes arcades, l'élévation de la travée était remarquable et ressemblait dans une certaine

1. *L'art gothique en Espagne aux XII^e et XIII^e siècles*, Paris, 1931.

mesure à celle, si singulière, de la nef de Cuenca : dans l'encadrement des formerets, de grandes roses tenaient lieu de fenêtres hautes, et elles surmontaient un triforium très développé comprenant par travée quatre arcs brisés fort élégants. La décoration ancienne de l'église elle-même a disparu ; mais on a retrouvé récemment sous l'abside une crypte de même plan et de même style où une ornementation peinte remontant à l'époque de la construction primitive est parfaitement conservée.

La petite Chapelle Saint-Jacques n'est pas mentionnée dans le poème de la *Preciosa*. On doit donc la considérer comme postérieure à la collégiale Notre-Dame, mais d'assez peu sans doute, car elle a été construite dans un style tout à fait semblable. Elle est à l'intérieur beaucoup mieux conservée. C'est un petit édifice très simple et très élégant sur plan rectangulaire. Le portail, analogue à celui de la façade principale de la collégiale, a un tympan orné seulement d'un chrisme. Il était surmonté d'un oculus lobé qui n'est plus visible qu'à l'intérieur, ayant été aveuglé au xvii^e siècle en même temps que l'on surmontait à cet endroit le pignon d'un petit clocher-mur. L'intérieur est voûté de deux croisées d'ogive, séparées par un doubleau qui paraît avoir été refait avec un profil flamboyant, et ornées de clefs de voûtes très simples. Les nervures retombent sur des colonnettes dont les chapiteaux sans sculptures ont des tailloirs de plan circulaire comme les bases et les socles. Tout autour de la chapelle, une banquette en pierre court le long des murs ; et dans le haut de ceux-ci deux fenêtres en lancette s'ouvrent au Sud et à l'Est, tandis qu'il n'y en a pas du côté du Nord par où venaient le froid et le vent.

Il n'existe à notre connaissance aucune œuvre analogue à Pampelune, où seule la partie ancienne de l'église San Saturnino rappelle quelque peu par son plan celui de Notre-Dame de Roncevaux, mais dans un style sensiblement plus récent. Ainsi ces deux édifices de la première moitié du xiii^e siècle que nous venons de décrire à Roncevaux représentent en Navarre une variété de gothique très particulière, qui ne semble pas davantage avoir eu d'équivalent sur le versant septentrional des Pyrénées, mais qui a été par contre également importée du Nord de la France en Vieille Castille vers le temps de la bataille de Las Navas où Sanche le Fort de Navarre combattait aux

côtés d'Alphonse VIII de Castille et de l'archevêque Rodrigue de Tolède. Il n'en sera plus de même au siècle suivant où l'évêque Arnaud de Barbazan et les rois français de Navarre, puis un peu plus tard Charles le Noble, allaient faire de Pampelune le centre le plus important d'art gothique français hors de France.

*
* *

C'est en effet sans aucun doute au magnifique ensemble d'art français encore conservé à Pampelune que devaient ressembler à Roncevaux avant la réforme du début du xvii^e siècle plusieurs constructions monastiques et une abondante décoration sculptée. On sait comment toute une série de constructions remarquables ornées de très belles sculptures se groupe à Pampelune autour du cloître de la cathédrale, lui-même une des œuvres les plus parfaites de l'art du xiv^e siècle, commencé vers 1317 par l'évêque Arnaud de Barbazan et terminé vers la fin du xiv^e siècle par le roi Charles le Noble : l'ancienne salle capitulaire, appelée aujourd'hui du nom de son fondateur la « chapelle Barbazane », l'ancien réfectoire, avec sa chaire du lecteur, et l'ancienne cuisine, avec sa curieuse cheminée, subsistent là presque intacts dans toute la beauté de leur architecture et de leur riche ornementation sculptée. Il n'en est malheureusement pas de même à Roncevaux, où, suivant une disposition très originale conservée dans le plan général actuel, d'importants bâtiments conventuels se groupaient au moyen âge sur le côté méridional de l'église des pèlerins tandis que l'hôpital proprement dit formait alors au nord de celle-ci un autre ensemble architectural.

Le cloître primitif de Roncevaux, en grande partie effondré en 1600, a été rebâti de 1615 à 1623 par l'architecte de Valcarlos Juan de Arranegui y Oyarsun, de telle sorte que la construction actuelle (4 du plan) n'a plus de gothique que les grandes lignes. Il était jadis rempli de tombeaux sculptés qui ont été alors détruits, comme tous ceux qui se trouvaient dans l'église et à l'extérieur de celle-ci sur la route des pèlerins, et dont la destruction parut déjà à Huarte profondément regrettable : « Ainsi furent enterrés de nombreux prélats, chevaliers et nobles, et bien d'autres fidèles chrétiens, en sorte qu'il y avait dans le cloître, dans l'église même et tout à l'entour une foule de

sépultures somptueuses, d'une grande beauté artistique et d'une valeur considérable. Elles ont toutes été saccagées et détruites pour faire le cloître neuf. C'est un bien grand dommage que d'avoir perdu ainsi un des plus insignes ensembles de souvenirs du royaume. On y trouva en foule des ossements plus blancs que l'ivoire, des crosses pastorales, des crucifix, des épées, des éperons dorés, ainsi que d'autres insignes, et tout cela fut détruit pour n'en garder que l'or »¹. Aujourd'hui, de grands arcs vides qui se creusent tout autour des galeries dans l'épaisseur des murs marquent encore l'emplacement de quelques-uns des beaux monuments funéraires ainsi disparus. Seule, à côté de la porte qui fait communiquer le cloître avec le bas-côté sud de la collégiale, une petite niche récemment retrouvée permet d'apprécier ce que pouvaient être la finesse et l'élégance de l'architecture et de la décoration anciennes.

Quant au réfectoire et à la cuisine, qui étaient évidemment placés au moyen âge le long de la galerie méridionale du cloître, et au-dessus desquels il y avait sans doute un dortoir pour les chanoines, il n'en reste plus rien aujourd'hui : toutes ces constructions ont été remplacées au xvii^e siècle par un grand corps de bâtiment (6 du plan) qui enjambe l'ancienne route par un passage couvert (8 du plan) et dont la façade se prolonge par delà celui-ci.

Cependant l'ancienne salle capitulaire a été conservée sur la galerie orientale du cloître (5 du plan). Très restaurée de nos jours, elle a été transformée en chapelle sous le vocable de saint Augustin, et c'est là que l'on a transporté en 1912 la première statue funéraire, longue de 2 mètres 50, du roi géant Sanche le Fort, qui avait été brisée et enterrée en 1622, puis retrouvée en 1889. Cette salle est encore remarquable par ses vastes dimensions : elle forme un carré de 12 mètres de côté qui, par une disposition fort rare, occupe toute la longueur de la galerie voisine du cloître ; haute de 21 mètres, elle est couverte d'une belle voûte d'ogives avec liernes et tiercerons, et forme à l'extérieur comme une puissante tour carrée. La grande porte par laquelle elle communique avec le cloître, et qui est flanquée, suivant l'usage, de deux baies latérales, a perdu les statues qui en

1. *Recherches*, 925-926.

garnissaient les ébrasements. Mais les dais et les socles de ces grandes figures et les médaillons qui garnissent encore les soubassements prouvent nettement la parenté de cette œuvre avec celles qui ont été conservées à Pampelune. Il en est de même de deux très jolies consoles sculptées que l'on a retrouvées de nos jours et enchâssées de part et d'autre de l'autel dans le mur oriental de cette salle. Ce sont sans doute d'anciens chapiteaux de supports adossés, provenant peut-être du cloître. Ils figurent la Tentation d'Adam et d'Eve et leur Expulsion du Paradis terrestre. La plastique en est d'une exquise finesse, et l'on y voit en particulier une Eve admirablement modelée dont le nu charmant était bien fait pour alarmer les pudeurs au temps de la Contre-Réforme.

*
* *

Car toutes les destructions dont Huarte fut à Roncevaux le témoin attristé y eurent pour cause, là comme ailleurs, le mouvement général de réforme et de rigorisme dont les effets se firent sentir alors en Espagne dans tous les ordres religieux. En 1586 se présenta à Roncevaux le visiteur apostolique Martin de Cordoba qui avait à la demande du roi Philippe II reçu pleins pouvoirs du pape Sixte-Quint pour restaurer le monastère et y établir une règle sévère. Sa mission était terminée en 1590, et sa *Sentence de réforme* fut aussitôt rendue publique ¹. La réforme fut à la fois nationale et puritaine, car on expulsa impitoyablement et sans délai du monastère et des maisons voisines tous les Basques français et toutes les femmes âgées de moins de quarante ans. Et bientôt après suivit, dans les premières années du XVII^e siècle, une réforme artistique qui ne fut pas moins radicale et transforma ou détruisit en grande partie les monuments et les œuvres d'art qui avaient été accumulés à Roncevaux depuis près de cinq siècles. On réédifia dans le style sévère propre à cette époque en Espagne l'ancien hôpital et tous les bâtiments conventuels à part la salle capitulaire ; la Collégiale fut transformée, la Chapelle du Saint-Esprit entourée d'un

1. *Roncesvalles. Sentencia de reformation pronunciada y ejecutada por el licenciado D. Martin de Cordoba*, 1590, 51 p. in-fo (réimprimé à Pampelune, 1880, in-4°).

petit cloître aux arcades simples et sans sculptures, la Chapelle Saint-Jacques pourvue d'un petit clocher-mur, comme l'avait été sans doute aussi, sur l'ordre de Martin de Cordoba, celle de Saint-Sauveur au col d'Ibañeta ; une grande maison pour les hôtes, qui est devenue la « posada » actuelle, fut bâtie à côté de la Chapelle du Saint-Esprit. Ainsi le monastère fut entièrement remis à neuf ; les richesses et les beautés de l'art du moyen âge y furent proscrites dans le même esprit d'austérité que celui qui avait fait réformer la règle et la vie des religieux ; et c'est pourquoi presque plus rien ne subsiste aujourd'hui à Roncevaux de la magnifique décoration plastique qui devait y égaler en beauté celle du cloître de Pampelune et de ses annexes.

*
* *

En dépit des réfections ou des transformations occasionnées ainsi par la réforme du monastère, une bonne part des constructions élevées à Roncevaux du XII^e au XV^e siècle n'en est pas moins, contrairement à ce que l'on croit d'habitude, parvenue jusqu'à nous ; et l'étude de ce remarquable ensemble architectural complète nos connaissances sur les relations artistiques entre la France et l'Espagne médiévales. Nous y trouvons d'abord à l'époque romane un nouvel exemple des recherches constructives qui inspirèrent de part et d'autre des Pyrénées bien des œuvres curieuses et d'une remarquable variété ; nous y constatons ensuite comment une première forme d'art gothique fut importée de France dans le Nord de l'Espagne, à Roncevaux comme en Vieille Castille ; et nous y pouvons enfin tout au moins entrevoir comment les artistes appelés à Pampelune quelque cent ou cent cinquante ans plus tard par les évêques de cette ville et par les rois de Navarre ont laissé aussi au faite des monts la marque de leur passage.

A l'origine, il semble bien que des traditions relatives à Charlemagne et à Roland aient précédé à Roncevaux la fondation de l'hôpital des pèlerins de Saint-Jacques. Dès la première moitié du XII^e siècle, et sans doute déjà avant 1132, une des routes du pèlerinage montait par la *Vallée de Charles* ; la *Croix de Charles* se dressait depuis assez longtemps sur la ligne de

faite à la limite des diocèses de Bayonne et de Pampelune ; dans la descente vers le village actuel de Burguete les pèlerins pouvaient voir jusqu'aux environs de 1140 un rocher de marbre que l'on disait avoir été fendu par Roland avant sa mort héroïque ; et à partir de cet endroit jusque par delà Burguete ils parcouraient dans toute sa longueur la haute plaine où, d'après les récits d'alors, s'était déroulée la bataille.

D'autre part, — et la constatation mérite d'être relevée dans l'histoire du pèlerinage de Compostelle, — aucune construction médiévale antérieure au XII^e siècle ne subsiste aujourd'hui, sauf erreur, à Roncevaux, ni entre Roncevaux et Pampelune, alors que sur l'autre route du pèlerinage qui traversait les Pyrénées au port d'Aspe, le Somport actuel, comme aussi après la jonction à Puente la Reina des deux routes décrites par le *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques*, il existe encore des restes importants de monuments plus anciens, grandes abbayes romanes fondées ou réformées au XI^e siècle, ou même monastères mozarabes florissants dès le X^e siècle : d'après la description même du *Guide*, l'hôpital de Sainte Christine, que les voyageurs trouvaient après avoir passé le col d'Aspe avant d'arriver à Canfranc, était certainement vers 1140 beaucoup plus considérable et beaucoup plus fameux que celui de Roncevaux, peut-être parce qu'il était de fondation plus ancienne et que la route par Canfranc servait alors depuis plus longtemps au pèlerinage que celle des ports de Cize ; venaient ensuite, dans la vallée de l'Aragon ou à proximité immédiate, la vieille ville de Jaca et l'abbaye de San Juan de la Peña, où l'on a retrouvé des constructions préromanes, puis l'abbaye de Leyre, que l'on sait avoir été détruite par El Mansour avant sa réédification par Sanche le Grand ; et enfin, après Pampelune et Puente la Reina, se voyaient dès le XI^e siècle les abbayes d'Hirache, près d'Estella, et de Nájera, voisine celle-ci des anciens monastères mozarabes d'Albelda et de San Millán de la Cogolla.

A l'époque où fut écrit le *Livre de saint Jacques*, il ne devait pas y avoir encore d'église au col même d'Ibañeta. L'hôpital fondé par Sanche de la Rose se trouvait un peu plus bas, près du rocher de Roland ; et « sur celui-ci » l'on construisit une chapelle presque aussitôt après la fondation de l'hôpital, vers le

moment de la rédaction du *Guide du Pèlerin de Compostelle*. Il y avait donc là un premier lien certain entre les monuments de Roncevaux et les traditions locales se rapportant à la bataille. Mais c'était encore le seul, et l'hôpital des pèlerins avec son église et les constructions qui entouraient celle-ci n'était rattaché à l'histoire de Roland qu'en raison de son emplacement à côté du rocher légendaire. Au XIII^e siècle, lorsque fut écrit le poème de la *Preciosa*, la fondation et l'édification du monastère restaient trop récentes pour que l'on pût attribuer à celui-ci des origines carolingiennes, et l'on ne voyait alors dans l'actuelle Chapelle du Saint-Esprit elle-même qu'une chapelle funéraire et un charnier pour l'hôpital des pèlerins, sans penser à lui faire jouer un rôle dans l'histoire de la bataille.

Cette Chapelle du Saint-Esprit est aujourd'hui le seul reste qui subsiste à Roncevaux des constructions du XII^e siècle. A cette époque, les constructions les plus importantes étaient encore l'église Sainte-Marie et l'hôpital de Sanche de la Rose, avec sa chapelle intérieure consacrée à sainte Catherine et à sainte Marine. Puis suivirent au XIII^e siècle l'édification de la Collégiale et de la Chapelle Saint-Jacques, au XIV^e et au XV^e celle du cloître avec sa salle capitulaire et d'autres bâtiments conventuels aujourd'hui disparus. Au XVII^e siècle, enfin, le monastère fut presque entièrement remanié ou reconstruit pour recevoir sa forme présente.

Cependant tout cet ensemble de monuments qui ne devaient primitivement servir qu'au pèlerinage de Compostelle fut de plus en plus étroitement rattaché au souvenir de la bataille carolingienne. Dès le XIII^e ou le XIV^e siècle, ou au plus tard, au XV^e, la Chapelle du Saint-Esprit fut ornée de peintures relatant les combats légendaires; et l'ossuaire qu'elle renfermait contribua de plus en plus à faire croire que la fondation en remontait à Charlemagne. Vers la fin du moyen âge, toutes les constructions qui jalonnaient la route depuis Ibañeta jusqu'à Burguete étaient devenues inséparables de l'histoire de Charlemagne et de ses preux; le trésor du monastère devint désormais un véritable musée de reliques attribuées à Roland et à ses compagnons; et la légende épique finit par faire oublier le pèlerinage pour expliquer l'origine des monuments de Roncevaux.

Elie LAMBERT.